mais les habitants de ces contrées ne tardèrent pas à violer aussi les traités et perdirent ainsi, comme les rebelles de l'Albaycin, le libre exercice de leur ancienne religion.

Après la mission de Grenade, Ximenès était retourné dans son diocèse, où il fit célébrer des fêtes en action de grâces de ce qui s'était passé. Il fit ensuite des visites épiscopales, soigna sa santé affaiblie par des travaux sans relâche, et pressa de nouveau avec ardeur la construction de son université d'Alcala. Après cela, les deux rois le rappelèrent encore à Grenade, à l'occasion des nouveaux soulèvements qui avaient éclaté parmi les Maures des montagnes (1500) (1).

Au sud-est de Grenade, s'étendent sur une longue ligne transversale, les montagnes sauvages de l'Alpujarras, qui de tout temps avaient fourni aux rois maures leurs meilleurs guerriers, lesquels dans les dernières guerres contre Ferdinand, avaient de nouveau soutenu leur réputation de bravoure. Ils étaient aussi tombés, en 1492, sous la domination espagnole; mais l'amour de la liberté et de leurs anciennes institutions, s'était conservé chez eux plus vif et plus énergique, que chez les habitants du plat pays.

Or, beaucoup d'habitants de Grenade qui s'étaient enfuis, avaient été apprendre aux Maures de l'Alpujarras, comment les habitants de l'ancienne capitale avaient dû renoncer même à leur ancienne croyance. Cette nouvelle les aigrit, et craignant pour eux-mêmes pareille contrainte, les sauvages enfants de la montagne prirent les armes (1500), s'emparèrent des places des Espagnols sur les frontières et firent, d'après leurs anciens usages, des

(1) Gomez, l. c. p. 962,148 seq. Fléch. l. l, p. 100,101. Marmol Carvajal, l. c. p. 124.

courses et des déprédations dans les contrées habitées par les chrétiens, sans songer que c'était précisément le moyen de s'attirer ce qu'ils désiraient si vivement éviter. D'abord le comte Tendilla, de concert avec le *grand capitaine*, qui, autrefois son élève, aurait bien alors été son maître dans l'art de la guerre, et qui résidait en ce moment à Grenade, arracha aux rebelles la forteresse de Guéjar ; et bientôt après, le 7 mars 1500, le roi Ferdinand leur prit l'orgueilleuse Lanjaron, place presqu'imprenable, tandis que ses généraux s'emparaient d'autres places et infligeaient aux rebelles des châtiments terribles (1).

Effrayés et découragés, les habitants des autres parties de l'Alpujarras se rendirent successivement, dans le courant de l'année (1500), et furent traités avec douceur par leur sages souverains. Ils durent néanmoins livrer leurs armes et leurs places fortes, payer une contribution de guerre, et, en outre, recevoir des missionnaires chrétiens. Mais personne ne fut contraint au baptême ; seulement, quelques avantages et profits matériels furent assurés à ceux qui se convertissaient volontairement. « La sagesse de ces mesures pleines de modération, dit Prescott (2), devint tous les jours plus évidente, non-seulement par la conversion des montagnards isolés, mais encore par celle de presque toute la population des grandes villes de Baza, de Cadix et d'Alméria qui, avant même la fin de l'année 1500, se déterminèrent à abjurer leur ancienne religion et à recevoir le baptême. »

Mais en revanche une nouvelle révolte éclata sur un autre point des montagnes mauresques. Les habitants de la Sierra Verméja (Sierra rouge), à l'ouest de Grenade, irrités de la défection de leurs frères de l'est, dont nous

(1) Marmol Carvajal, l. c. p. 124-125. Prescott, II p. p. 146-147.
(2) Id. II p. p. 148.

venons de parler, s'en vengèrent dans le sang des chrétiens, en dépit des protestations pacifiques du gouvernement, massacrèrent les missionnaires, enlevèrent des hommes et des femmes et les vendirent comme esclaves en Afrique. Le roi Ferdinand marcha de nouveau lui-même contre les rebelles; mais après un début heureux, une partie de son armée fut cruellement détruite par les Maures dans les défilés de la montagne; le sang espagnol teignit les rochers déjà *rouges* de la Sierra; et les plus touchantes romances redirent les plaintes arrachées par ce jour de douleur. Le frère aîné du grand capitaine, Alonzo de Aguilar, comme lui ami de Ximenès et modèle de vaillance, tomba victime de ce désastre, 21 mars 1501; et il y eut peu de grandes familles en Castille, qui ne fussent plongées dans le deuil.

Le plus grand deuil toutefois eut lieu parmi les Maures eux-mêmes, lorsqu'ils songèrent à la vengeance qui allait les frapper; et effrayés de leur propre victoire, ils recherchèrent aussitôt la paix. Quoique profondément blessé dans ses sentiments de nationalité espagnole, Ferdinand, dans sa sagesse, ne leur proposa toutefois d'autre condition que de se faire chrétiens ou de quitter l'Espagne en payant dix florins d'or par tête (1). Un petit nombre seulement put et voulut émigrer, et Ferdinand, fidèle à sa parole royale, les fit transporter en Afrique (2). La presque totalité se déclara disposée à adopter la religion chrétienne; et de cette manière, il ne se trouva bientôt plus un

(1) Marmol-Carvajal, l. c. p 125 seq. Ferreras. Prescott. II p. p. 149-158.

(2) Le duc de Medina-Sidonia avait représenté aux deux rois qu'on pouvait se venger sur les Maures débarqués en Afrique, lorsque le temps du sauf-conduit serait écoulé. Mais les rois catholiques montrèrent plus de loyauté, et déclarèrent que leur parole royale devait être sacrée, qu'elle eût été donnée à un Maure ou à un chrétien. Memorias de la real. Acad. de la Hist. Madrid, 1821, T. VI, p. 394, Prescott, II p. p. 169, note 40.

seul Maure dans tout le royaume de Grenade qui n'eût reçu le baptême, tandis qu'il demeura permis à ceux des autres provinces de l'Espagne de continuer à professer leur ancienne croyance.

Les descendants des anciens Maures, devenus chrétiens, portèrent depuis le nom de *Morisques ;* et ils sont devenus un objet de compassion, grâce à leurs destinées ultérieures. Toutefois, on ne peut nier qu'ils n'aient eux-mêmes attiré plus d'une fois la calamité sur leur tête, en continuant à rester secrètement attachés à l'islamisme, et en trahissant souvent le pays.

Vers la fin des événements qui viennent d'être racontés, Ximenès s'était rendu à Grenade où l'appelaient les deux rois, et la joie que lui causa le progrès rapide de la foi, ne fût troublée que par la douleur que lui fit éprouver la mort de son ami Aguilar. Les deux rois l'accueillirent de la manière la plus amicale, lui assignèrent, par une distinction toute particulière, un logement au château de l'Alhambra et réclamèrent ses conseils sur les affaires les plus secrètes et les plus importantes (1). Il est vraisemblable qu'il ne fut pas étranger à l'édit du 20 juillet 1501, qui interdisait toute relation avec les Maures non encore convertis des autres provinces de Castille, pour préserver les Morisques de Grenade des dangers de la rechute (2).

Mais on peut douter qu'il ait eu part à l'ordonnance du 12 février 1502. A cette date, les rois catholiques donnèrent la fameuse Pragmatique, qui ordonnait aux Maures non baptisés des royaumes de Castille et de Léon, qui avaient accompli leur quatorzième année, et pour les filles, leur douzième, d'émigrer avant la fin du mois d'avril

(1) Gomez, l. c. p. 963, 20. — (2) Llor. Hist. de l'Inq. T. I, p. 335, n IV.

suivant (1). On leur permettait, comme auparavant aux juifs, l'aliénation de leurs biens, mais à la condition de ne pas émigrer sur le territoire du sultan ou des parties de l'Afrique qui étaient en guerre avec l'Espagne. Plus tard, un édit du 17 septembre 1502, ne permit plus guère d'émigrer qu'en Aragon et dans le Portugal; et en général, à en juger par le silence des écrivains castillans, le très-petit nombre seulement fit usage du droit d'émigration, et la plupart reçurent le baptême, à l'imitation de ceux de Grenade. En Aragon, au contraire, l'islamisme fut toléré jusqu'au temps de Charles-Quint (2).

D'après la chronique de Bléda, ce serait Torquémada, le premier grand-inquisiteur, qui aurait déterminé les rois catholiques à donner l'édit rigoureux du 12 février 1502; mais Prescott (3) a déjà fait observer que Torquémada était mort quelques années auparavant; et Llorente est peut-être plus exact, quand il soutient que ce conseil fut donné par Déza, second grand-inquisiteur, qui était en même temps confesseur de Ferdinand et qui se trouvait dans son entourage (4).

D'autres grands événements encore appartiennent à l'époque où Ximenès se trouvait à Grenade avec la cour; et il est apparent qu'il s'y est associé par ses conseils. Je veux parler principalement du traité relatif au partage de Naples, traité qui était déjà en projet auparavant, et dont la conclusion complète eut lieu à Grenade au mois d'août 1501 (5).

Outre l'île de Sicile qui, depuis les Vêpres siciliennes, était passée à la maison d'Aragon, le roi Alphonse V

(1) Llor. l. c. p. 335, n. V. Ferreras.
(2) Prescott, p. II, p. 163. — Llor. l. c. p. 336, n. V. et p. 423, etc.
(3) II. p. p. 163, not 32. (4) Llor. l. c. p. 335, n. V. (5) Ferreras.

d'Aragon, au XV^e^ siècle, avait encore acquis par héritage et par les armes le royaume de Naples, et réuni de la sorte à la couronne d'Aragon les deux royaumes situés en deçà et au delà du détroit.

A sa mort, en mai 1458, tout son héritage devait, conformément au droit, échoir à son frère Jean, père de Ferdinand le Catholique; mais Alphonse partagea arbitrairement ses états et légua la couronne de Naples à Ferdinand, son fils naturel, ne laissant à l'héritier légitime que les autres possessions italiennes avec l'Aragon. De même que Jean, son père, Ferdinand le Catholique regardait comme illégitime, cette diminution de son royaume; et la difficulté seule des circonstances l'avait jusqu'alors empêché d'arracher à la branche illégitime son injuste possession, et de réunir de nouveau à l'Aragon un pays conquis par le sang des Aragonais.

En 1496, il avait aidé son cousin, Ferdinand de Naples, à défendre ce royaume contre Charles VIII, de France; mais, quatre ans plus tard, il consentit lui-même à reprendre Naples à son cousin, et à partager ce royaume avec Louis XII.

Cette conduite l'a souvent fait accuser de perfidie et de méchanceté : toutefois des raisons qui ne sont pas sans force, et que son contemporain, Pierre Martyr, avait déjà fait observer, militent en sa faveur (1).

Ainsi, Ferdinand avait longtemps cherché à détourner le roi de France d'attaquer le royaume de Naples; mais voyant que Louis XII était absolument décidé à entreprendre cette guerre, il comprit qu'il ne s'agissait plus pour lui que de voir ce prince conquérir tout ce pays,

(1) Mart Ep 2.8.

ou, vu la situation des choses, d'en prendre au moins la moitié pour lui-même, ce qui, sur le terrain du droit, pouvait absolument se soutenir.

Du reste, comme cette affaire ne regardait que la couronne d'Aragon, et non celle de Castille, et que Ximenès ne possédait que dans ce dernier royaume la charge de grand-chancelier, notre archevêque ne peut y avoir pris part officiellement, mais seulement et tout au plus d'une manière confidentielle.

Dans le mois où ce traité fut conclu, les rois catholiques firent une autre démarche politiquement très-importante, intimement liée avec la conversion des Maures, et à laquelle Ximenès a vraisemblablement participé (1). Le sultan d'Egypte, de Syrie et de Palestine, voyant l'oppression religieuse qui pesait en Espagne sur ceux de sa croyance, avait menacé de représailles et voulait contraindre ses nombreux sujets chrétiens à embrasser l'islamisme. Pour prévenir ce malheur, les rois catholiques envoyèrent à ce sultan (août 1501) un ambassadeur extraordinaire dans la personne du savant Pierre Martyr, prieur de l'église de Grenade (2), qui raconte lui-même les dangers et les aventures de son voyage, dans son écrit *De legatione Babylonicâ*, et dans plusieurs de ses lettres.

Il passa par la France pour se rendre par terre à Venise, où il avait des affaires à traiter au nom de ses maîtres avec le sénat de cette république. De là, il fit voile pour Alexandrie, en Egypte, où il arriva après une navigation de trois mois, pleine de dangers, et souvent assailli par la tempête. Protégé par une escorte de mamelucks, il remonta le Nil jusqu'au Caire qui, à cause du voisinage de l'an-

(1) Ferreras.

(2) P. Mart. Ep. 224, Marmol Carvajal, l. c. p. 122.

cienne Babylone d'Egypte, s'appelait encore alors Babylone, et qui était la résidence des sultans (1). Le but de son voyage fut atteint ; le sultan adouci confirma et assura aux chrétiens de ses états la liberté de croyance, et permit de continuer les pèlerinages en Terre-Sainte. Pierre Martyr partit d'Egypte vers la fin d'avril 1502, revint encore par Venise, traita de nouveau avec le sénat de cette ville pour assurer à son maître l'amitié et le secours de la république contre la France, et ne revint en Espagne qu'au mois d'août 1502, après une année entière de voyage (2).

Outre sa participation à ces affaires et à d'autres semblables, ainsi qu'aux délibérations et aux résolutions les plus secrètes de ses souverains, Ximenès, pendant le séjour qu'il fit alors à Grenade, eut encore de fréquents entretiens avec les maures les plus considérés, et s'occupa en outre, avec un zèle infatigable, de l'instruction des maures convertis. Mais après avoir supporté pendant deux mois ces travaux soutenus et accumulés, les forces du vieillard (il avait 64 ans) succombèrent, et une violente maladie le conduisit aux portes du tombeau. Les deux rois lui montrèrent alors le plus vif intérêt et l'honorèrent de leur visite ; la reine surtout se montra pour lui pleine de zèle et de sollicitude, et entra elle-même en consultation avec les médecins, pour examiner si le malade n'avait pas besoin de changer de résidence. En effet il fut transporté du château qui était trop exposé aux vents, dans l'agréable villa royale de Xeneralifa, dans le voisinage de l'Alhambra.

Mais cela n'amena aucun changement en mieux dans sa maladie ; au contraire, lorsqu'il eut passé un mois dans

(1) Mart. Ep. 235. (2) Id. Ep. 249.

cette ville, et que la fièvre phthisique qui le minait eût épuisé tout l'art des médecins, sa mort parut plus imminente que jamais. Déjà les médecins avaient décidément déclaré son mal incurable, lorsqu'une femme appelée Françoise, mauresse convertie et mariée au pourvoyeur de la maison de l'archevêque, appela l'attention sur une vieille femme de 80 ans, qui se trouvait en possession d'herbes et d'onguents fort salutaires.

Elle fut appelée la nuit, et, au bout de huit jours, la fièvre avait disparu, au point que Ximenès pouvait de temps en temps quitter le lit. Sa guérison fut encore accélérée par les brises salutaires du petit fleuve Daro, qui coule dans le voisinage, et sur les bords duquel le malade se faisait porter tous les matins; et elle fut enfin complète lorsque, quelque temps après, Ximenès fut retourné dans sa chère Alcala (1).

(1) Gomez, l. c. p. 963-964. Fléch., l. I, p. 103-106.

BIBLIOTECA REGIONAL DE MADRID Universidad de Madrid

CHAPITRE IX.

Evénements dans la famille royale. — Mort de la Reine.

Pendant que la douceur du climat de sa patrie et la jouissance d'un repos si rare pour lui, rétablissait la santé affaiblie de Ximenès, les rois catholiques avaient quitté le midi au printemps de 1502, pour se rendre à la diète de Tolède et pourvoir à l'avenir de leurs états, en réglant d'une manière fixe la succession au trône.

En septembre 1498 et en janvier 1499, les Cortès d'Aragon et celles de Castille, avaient, comme nous l'avons dit, reconnu héritier du trône le jeune prince Miguel, et les rois catholiques avaient pour lui tout l'attachement et l'amour que l'on peut avoir pour ses petits-enfants.

Aussi songeaient-ils à ne plus le laisser s'éloigner d'eux, et, pour cette raison, ils l'avaient pris avec eux à Grenade pendant l'été de l'an 1600. Mais cet enfant, faible et infirme, mourut quelques jours après leur arrivée; et l'on peut voir dans Pierre Martyr, qui en fut témoin, la peinture de la profonde douleur des deux rois, douleur d'autant plus accablante qu'ils faisaient plus d'efforts pour la cacher aux yeux du monde (1).

(1) Mart. Ep. 216.

Telle était la promptitude avec laquelle s'était accomplie la prophétie d'Isabelle. En effet, peu de temps auparavant, le 24 février 1500, un autre petit-fils lui était né de Jeanne, sa fille; ce petit-fils fut plus tard le célèbre empereur Charles-Quint. A cette nouvelle la reine s'était écriée : « De même que le sort tomba sur Mathias, ainsi les couronnes tomberont un jour en partage à cet enfant (1). » Le jeune Charles devenait en effet, par la mort de Miguel, héritier présomptif des couronnes de Castille, d'Aragon, de Sicile, d'Autriche et des Pays-Bas, et la situation politique exigeait que ses droits et ceux de sa mère aux royaumes d'Espagne fussent reconnus par les Cortès.

Tandis que, pour ce motif, les rois catholiques priaient leur fille Jeanne et son époux, l'archiduc Philippe, de se rendre en Espagne, ils voulurent en même temps prendre soin du bonheur des autres enfants qui leur restaient, et marièrent leur troisième fille Marie (née en 1482), avec son beau-frère, Emmanuel, roi de Portugal, veuf de l'infante Isabelle décédée; et la quatrième, dona Catalina, ou Catherine, fut donnée à l'héritier d'Angleterre, Arthur, prince de Galles. La première de ces princesses mourut dès l'an 1517, objet de la vénération des Portugais; quant à la seconde, elle parvint pour son propre malheur à un âge avancé, répudiée par Henri VIII, qui l'avait épousée après la mort prématurée de son frère Arthur. On sait comment ce dernier mariage donna occasion au schisme qui sépara l'Angleterre de l'Eglise.

Ces alliances conclues, peut-être avec la coopération de Ximenès, l'archiduc Philippe arriva en Espagne le 28 janvier 1502, accompagné de Jeanne, son épouse. Pour

(1) Ferreras.

ménager cette princesse et satisfaire en même temps son amour pour les plaisirs, Philippe avait traversé lentement la France, goûté les fêtes et les plaisirs de la cour de Blois, siégé au parlement de Paris, en qualité de pair de France, et prêté hommage à Louis XII, pour ses possessions de Flandre (1). L'historien espagnol Mariana, blâme l'humiliation à laquelle ce prince se soumit, par quelques paroles pleines d'énergie, selon sa coutume, et donne, en revanche, des éloges à l'épouse de Philippe, de ce que, songeant à l'honneur de sa patrie, elle n'avait pas reconnu la suprématie du monarque français, et ne s'était pas associée à un acte semblable. Ferdinand aussi vit avec beaucoup de peine cette amitié de son gendre avec la cour de France; toutefois il les fit recevoir à Fontarabie, à la frontière d'Espagne, avec une grande solennité, et escorter jusqu'à Madrid (2).

Sur ces entrefaites, les États de Castille avaient été convoqués à Tolède pour la prestation de l'hommage. Ferdinand et Isabelle se rendirent eux-mêmes dans cette ville, le 22 avril 1502; et la reine y manda aussitôt Ximenès, pour qu'il pût prendre part aux affaires qui pourraient se présenter. Il y arriva vers la fin d'avril, environ huit jours avant Philippe et Jeanne, et il prépara les fêtes les plus magnifiques pour leur entrée dans cette ville. Le 7 mai, il les reçut en habits pontificaux, au parvis de l'église, où avait été élevée une croix étincelante d'or et de pierreries. Lorsque Philippe et Jeanne eurent rendu à genoux leurs hommages à ce signe sacré, ils furent conduits par l'archevêque au grand autel, y firent une prière, et se rendirent de là au palais royal auprès des deux rois (3).

(1) Mariana, l. XXVII, c. 11. — Prescott, II. p., p. 266. Note 3.
(2) Mariana, l. XXVII, l. 11. — Ferreras.
(3) Gomez, l. c. p. 965, 30, etc.

Au bout de quinze jours, passés entièrement en fêtes, la cérémonie solennelle de l'hommage eut lieu, le dimanche 22 mai, dans l'église primatiale. Le cardinal-archevêque de Séville, Diego Hurtado Mendoza (1), neveu du grand cardinal défunt, célébra la messe solennelle et prêta, le premier, serment de fidélité à l'archiduc et à la princesse. Ximenès le suivit, et, après lui, les autres évêques ; puis la grandesse laïque en fit autant (2).

Notre archevêque dut encore rester cinq autres mois à Tolède avec la cour. Il s'occupa, pendant ce temps, de ces vastes plans destinés à avancer l'étude des sciences, et dont nous parlerons dans les chapitres suivants. Vers la fin d'août 1502, la cour se rendit à Aranjuez, puis à Saragosse, pour y recevoir aussi l'hommage des États d'Aragon, dans le cas où Ferdinand ne laisserait aucun héritier mâle (3). La reine Isabelle seule était allée à Madrid, pour assister aux Cortès de Castille qui y avaient été transférées ; et peu de temps après, les autres membres de la famille royale s'y rendirent également, pour y passer l'hiver. Déjà cette saison avait commencé, lorsque l'archiduc Philippe, au grand étonnement de tout le monde, déclara qu'il avait résolu de quitter l'Espagne au plus vite et de retourner en Flandre.

Les formes roides des Espagnols lui déplaisaient ; et, prince vain et léger, il craignait surtout une espèce de tutelle, de la part de son beau-père et de sa belle-mère. Aussi ce fut en vain qu'Isabelle lui représenta combien il était nécessaire que le futur souverain de l'Espagne apprît à mieux connaître les mœurs et les usages de ce pays ;

(1) Cfr. Mart. Ep. 222, sur ce Mendoza. Il mourut peu de temps après cette solennité. Mart. Ep. 253.

(2) Mariana, l. XXXII, c. 11. Ferreras.

(3) Mariana, l. XXVII, c. 14, p. 259. Prescott, II. p., p. 268.

vainement aussi chercha-t-elle à lui montrer que le salut de son royaume futur dépendait de cette connaissance ; qu'en conséquence un plus long séjour était pour lui un devoir ; qu'il y était obligé d'ailleurs, par égard pour son épouse qui, sur le point de devenir mère, ne pouvait en hiver entreprendre un pareil voyage, et qui serait extrêmement malheureuse, si elle devait se séparer de lui. Philippe prétendit avoir découvert que le climat de l'Espagne exposait gravement sa santé, attendu que son ancien maître, François, archevêque de Besançon, qui l'avait accompagné, y était mort. Quant à son amour pour son épouse, ce n'était pas là ce qui pouvait le retenir : depuis longtemps cet amour s'était refroidi, et le prince ne sentait plus que le fardeau de la jalousie, sinon tout à fait mal fondée, du moins excessive de Jeanne.

Il était donc résolu à partir, et il n'apportait guère d'autre excuse à son opiniâtreté que celle d'avoir, avant son départ de Flandre, juré à ses sujets et à ses compagnons de voyage, d'être de retour dans l'espace d'un an, ajoutant qu'un prince devait tenir sa parole : qu'en outre, la guerre avait éclaté entre l'Espagne et la France, et que dès lors, ses états héréditaires avaient besoin de la présence et de la protection de leur prince (1).

Il ne se laissa pas davantage détourner du plan qu'il avait formé de retourner par la France, en dépit de la guerre qui avait lieu entre son beau-père et Louis XII ; il s'offrit au contraire pour médiateur entre les deux parties. Ferdinand accepta, mais sans confiance, connaissant la prédilection de Philippe pour la France, et sachant très-bien que ceux qui l'accompagnaient étaient gagnés par l'or des Français (2). La défiance de Ferdinand ne tarda

(1) Mart. Ep. 250. Mariana, l. XXVII, c. 14, p. 259.
(2) Mart. Ep. 253.

pas à être suffisamment justifiée : le 5 avril 1503, Philippe conclut à Lyon, avec Louis XII et le sage cardinal d'Amboise, son ministre, un traité ridicule, en vertu duquel le prince Charles, son fils, âgé alors de trois ans, devait un jour épouser la princesse Claude de France, et qui assignait dès lors à ces deux enfants le royaume de Naples, que la France et l'Espagne se disputaient. Ce traité était aussi, en d'autres points, trop désavantageux à l'Espagne pour que Ferdinand ne dût pas le rejeter à l'instant; et il le fit sans scrupule, parce que Philippe avait manifestement outrepassé ses pouvoirs (1). Cette déclaration ranima la guerre, qui, après mainte alternative, aboutit enfin à la réunion complète du royaume de Naples à la couronne d'Espagne, grâce aux talents militaires du grand-capitaine.

Isabelle avait pressenti les suites funestes du départ de Philippe. Jeanne, si inférieure à sa mère sous le rapport de l'esprit, que Pierre Martyr l'appelle : *Simplex femina, liceta tantâ muliere progenita* (2), avait, pour ainsi dire, fait passer tout son être dans l'amour passionné qu'elle portait à son *bel* époux, et succombant à la douleur de s'en voir séparée, elle montra dès lors les premiers symptômes de cette profonde mélancolie qui devait bientôt dégénérer en un bouleversement funeste de ses facultés intellectuelles.

Isolée du monde extérieur, aussi peu soucieuse de sa tendre mère que des affaires du royaume, elle restait là, assise, dans le silence et dans une espèce de léthargie, les regards attachés sur le sol, de corps en Espagne, en Flandre par la pensée. Venait-on à parler de Philippe, elle sortait promptement de ses rêveries, et demandait

(1) Prescott, II p., p. 270-273. (2) Mart. Ep. 250.

qu'on équipât le plus promptement possible la flotte qui devait la reconduire près de lui. Telle est la peinture que Pierre Martyr, témoin oculaire, nous fait de l'état de cette malheureuse princesse, en rappelant en même temps le vif chagrin qu'en éprouvait la reine Isabelle. Elle avait résolu de laisser partir sa fille le plus tôt possible après sa délivrance ; mais plus ce moment tardait, contre toute attente, plus l'état de Jeanne s'aggravait, et la reine elle-même se sentait souffrante (1).

Soupirant après un climat plus salubre, et plus encore après des consolations et des conseils, Isabelle quitta Madrid, au commencement de janvier 1503, et se rendit avec sa fille à Alcala, près de Ximenès, qui, avec le plus grand zèle, tâcha, dans de fréquents entretiens, d'adoucir la douleur des deux princesses par des motifs religieux et d'autres considérations (2). Bientôt aussi, il réussit à relever l'esprit vigoureux d'Isabelle, et à l'occuper des soins du gouvernement, entr'autres des préparatifs de la guerre avec la France. Quant à Jeanne, elle accoucha heureusement à Alcala, de son second fils (10 mars 1503); Ximenès le baptisa solennellement cinq jours après, et le nomma Ferdinand, du nom de son aïeul. Il est connu dans l'histoire sous le nom d'empereur Ferdinand I. Ximenès, à la grande satisfaction du peuple, et en mémoire de cet heureux événement, obtint la grâce d'un criminel qui devait être exécuté le jour de la naissance du prince (3).

Quelque temps après la naissance de Ferdinand Ier, la chaleur commença à devenir accablante à Alcala. En conséquence la reine quitta cette ville avec sa fille, au commencement de juillet, et se rendit plus au nord, à

(1) Mart. Ep. 253-255.
(2) Gomez, l. c. p. 972. (3) Gomez, l. c. p. 973.

Ségovie. Outre que l'air y était plus convenable à sa santé toujours faible, elle y était plus rapprochée de la côte, où elle voulait attendre le départ de l'archiduchesse (1). Mais ce départ dut être retardé de mois en mois, parce que le roi de France, vivement irrité de ce que Ferdinand avait rejeté le traité de Lyon, voulait se jeter sur l'Espagne elle-même avec de nombreuses troupes et se venger de son rival (2). Or, de telles conjonctures rendaient le voyage de Flandre dangereux, aussi bien par mer que par terre ; et Isabelle se voyait obligée de retenir sa fille.

D'autre part, ce fut alors que l'état intellectuel de cette princesse s'empira le plus. Ayant quitté sa mère, elle s'avança jusqu'à Medina del Campo, pour se rapprocher du moins de la côte, et de la flotte qui devait la transporter en Flandre. Là, elle reçut au mois de novembre une lettre de Philippe : il l'assurait qu'il désirait son retour, et qu'à cet effet il avait obtenu de la France un sauf-conduit. A cette nouvelle, la princesse voulut partir ce jour-là même. Mais l'excellent évêque de Burgos, Jean Fonseca son grand-maître d'hôtel, se hâta de donner connaissance à la reine de cette résolution, et pria la princesse elle-même, dans les termes les plus modérés et les plus touchants, d'attendre jusqu'à l'arrivé de sa mère. Jeanne ne voulut pas l'écouter, ni lui, ni le gouverneur de la ville, Jean de Cordova ; et déjà elle était sur le point de quitter le palais, lorsque ce dernier en fit fermer les portes, quoique la princesse le menaçât du dernier supplice, ainsi que l'évêque, si un jour elle parvenait au pouvoir. Furieuse de voir son plan déjoué, *tanquam punica leæna*, dit Pierre Martyr, elle refusa obstinément de rentrer dans le palais, et passa un jour et une nuit en plein air, dans la cour du château, roide de froid et refusant les habillements qu'on

(1) Gomez, l. c. p. 974, 36, etc. Ferreras. (2) Prescott, II. p., p. 256.

apportait pour la réchauffer (1). Ce ne fut qu'avec peine que, le jour suivant, on réussit à la faire entrer dans une cuisine qui était proche, pour y prendre au moins quelque chose et se réchauffer un peu. Ce fut là qu'elle resta, en dépit de toutes les représentations, jusqu'à l'arrivée de sa mère (2). Celle-ci, à la nouvelle que lui en avait donnée Fonseca, s'était hâtée d'envoyer vers la princesse l'archevêque Ximenès et le grand amiral, pour essayer leur influence sur elle.

Après le départ de la cour, Ximenès malade avait quitté Alcala pour Brihuéga, localité agréable, située dans les montagnes, et que la munificence d'Alphonse VI avait donnée aux archevêques de Tolède. De là, il s'était rendu à Santorcaz, où jadis il avait été en prison à cause de l'archipresbytérat d'Uzéda. A peine était-il rentré, vers la fin de l'année 1503, à Alcala, après avoir repris ses forces, qu'il dut se rendre en toute hâte auprès de la princesse malade. La reine y arriva aussi bientôt après; et, sur le conseil de Ximenès, elle ordonna d'équiper sans retard à Laredo, la flotte destinée à reconduire la princesse, laquelle alors consentit enfin à rentrer dans ses appartements (3).

Le premier mars 1504, Jeanne put enfin partir, à la faveur d'une suspension d'armes entre l'Espagne et la France, et rejoignit son époux sans accident, mais pour être plus malheureuse encore auprès de lui.

Philippe, à la vérité, la reçut avec beaucoup d'amitié; mais bientôt elle s'aperçut de son amour pour une des demoiselles nobles qu'elle avait amenées d'Espagne avec elle; et, dès ce moment, toutes les fureurs de la jalousie

(1) Mart. Ep. 268. Gomez, l. c. p. 974.
(2) Mariana, l. XXVIII, c. 4, p. 286. (3) Gomez, l. c. p. 974.

s'allumèrent dans son cœur, tout le palais retentit de ses plaintes et de ses reproches, de querelles et d'imprécations. On prétendait savoir que ce qui avait surtout captivé le prince, c'étaient les blondes tresses de la jeune fille ; en conséquence, Jeanne, pleine de fureur, tombe un jour sur elle à l'improviste, lui coupe ses beaux cheveux jusqu'à la racine, et lui déchire misérablement tout le visage. Mais alors le ressentiment du prince n'eut plus de bornes: il punit son épouse furieuse, en lui adressant des paroles pleines d'amertume et en lui témoignant publiquement son mépris; il se tint éloigné longtemps de sa société (1).

La nouvelle de ces événements accabla les rois catholiques ; l'un et l'autre furent attaqués de la fièvre à Medina del Campo (2), au commencement de juillet 1504. Ximenès s'y rendit en toute hâte, leur donna des consolations, portant à l'un des nouvelles de l'autre, et leur servant d'intermédiaire pour se consulter mutuellement. Il pourvoyait en même temps avec un soin infatigable à tout ce qui pouvait contribuer à leur guérison (3).

Cependant la douleur de la reine s'accroissait encore de sa sollicitude pour son époux, et tandis que Ferdinand guérit heureusement avant la fin même de ce mois, l'état de cette princesse, au contraire, devenait toujours plus inquiétant, sa fièvre plus violente et ses forces moins considérables. Au mois d'octobre, des symptômes d'hydropisie commmencèrent même à se manifester, et les médecins commencèrent à désespérer. A cette nouvelle, la consternation fut grande et générale, tant à cause de la vénération qu'on portait à l'illustre malade qu'à raison des craintes qu'inspirait l'avenir du royaume (4).

(1) Mart. Ep. 272. Gomez, l. c. p. 974, 58, etc. (2) Mart. Ep. 273.
(3) Gomez, l. c. p. 975, 16. (4) Mart Ep. 274 et 277.

Mais, malgré la faiblesse de son corps, la reine conservait la vigueur de son esprit; et c'est ce qui fit dire au prince italien Prosper Colonne: «Je suis venu en Espagne, pour voir la femme qui, de son lit de douleur, gouverne encore le monde (1). » Elle recevait de fréquentes visites, tant de la part des étrangers que des habitants du pays et prenait intérêt à toutes les affaires du royaume, particulièrement à la guerre de Naples, et aux exploits héroïques du grand-capitaine, qui y commandait.

Elle reçut, entr'autres, la visite du vénitien Jérôme Vianelli, illustre par sa valeur et par ses voyages, et qui provoqua cette expédition d'Afrique que Ximenès, secondé par ses conseils, accomplit bientôt d'une manière si remarquable. Vianelli, pendant son séjour à la cour, donna en outre à l'archevêque l'occasion de manifester des sentiments qui font bien connaître son beau caractère. Cet étranger désirant vendre une bague en diamants d'une très-grande valeur, la présenta aussi au prélat. Celui-ci en demanda le prix, et lorsqu'il entendit parler de 5000 pièces d'or, il répondit: « Réjouir 5000 pauvres au moyen d'une pareille somme, cela vaut infiniment mieux que de posséder tous les diamants de l'Inde (2).

Il attachait un bien plus grand prix à une autre pierre précieuse qui, vers cette époque, vint en sa possession. Le gardien des Franciscains de Jérusalem, que le sultan d'Egypte envoya en ambassade en Espagne, y apporta avec lui une dalle du Saint-Sépulcre, et la fit partager en cinq pierres d'autel, dont il fit des présents au pape, à la reine Isabelle, au roi Emmanuel de Portugal, au cardinal Carvajal, dont le titre était celui de *la Sainte-Croix*, et enfin à Ximenès. Isabelle témoigna toujours une grande

(1) Prescott, II p., p. 360, note 5. (2) Gomez, l. c. p. 995, 40.

vénération pour cette pierre du tombeau du Christ ; quant à Ximenès, il ne célébra plus désormais la messe que sur celle qu'il avait reçue, et à sa mort, il la légua comme un joyau précieux à sa cathédrale de Tolède (1).

N'omettons pas de dire que Ximenès profita aussi de son séjour à Médina del Campo, pour fonder des anniversaires et des prières pour le repos éternel de ses parents, dans la ville de Cisneros, située dans le voisinage, ville dont ses parents étaient originaires et où ses ancêtres avaient été inhumés (2).

Bientôt après, l'archevêque se vit obligé de quitter la reine malade pour soigner en personne des affaires de son diocèse. Cette bonne princesse le congédia donc, en lui disant qu'elle espérait pouvoir être bientôt transportée elle-même à Tolède. Mais Ximenès ne devait plus la revoir en cette vie, car elle mourut à Médina del Campo, le 26 novembre 1504, dans la 54^{me} année de son âge et la 30^{me} de son règne (3).

Conformément à ses ordres, son corps, placé dans un simple cercueil, fut d'abord déposé chez les Franciscains, dans l'ancien château des Maures, à Grenade, pour y reposer dans le sol qu'elle avait reconquis à l'Espagne et à la chrétienté. Mais après la mort de Ferdinand, son cercueil fut transporté à la cathédrale de Grenade, parce qu'elle avait désiré d'être placée à côté de son époux, lors-

(1) Gomez, l. c. p. 976, 14, etc. (2) Gomez, l. c. p. 976, 14, etc.

(3) Gomez, l. c. p. 977, 44 etc.; et 979, 49. Prescott, II p., p. 367. Une année plus tard, un personnage bien différent apprenait, dans ce palais de Médina del Campo, la vanité des grandeurs terrestres; c'était César Borgia, qui, dépouillé de ses possessions, emprisonné à Naples, par le grand-capitaine, et envoyé en Espagne, fut enfermé dans ce palais. Après trois ans de détention, il s'échappa et fut tué dans une bataille, en 1507.

qu'il serait mort; et maintenant encore, on voit à Grenade les deux monuments précieux, en style renaissance, que Charles-Quint y fit ériger à ses parents et à ses aïeuls, et dont M. de Laborde nous a laissé une très-belle description dans la seconde partie de son magnifique *Voyage pittoresque*.

Telle était la femme qui, guidée par la connaissance qu'elle avait des hommes, avait élevé Ximenès, simple moine, au poste le plus élevé de l'Église d'Espagne, et l'avait choisi pour son conseiller dans les affaires du royaume. C'est à elle qu'il devait ce qu'il était devenu de grand, et la possibilité de faire tout le bien qu'il a fait. Aussi, lorsque le roi Ferdinand lui-même lui écrivit cette triste nouvelle, Ximenès éclata en plaintes et en gémissements, et sa douleur franchit alors les bornes rigoureuses dans lesquelles il savait d'ordinaire retenir ses sentiments. « Jamais, s'écria-t-il, l'univers ne verra une souveraine qui unisse à un esprit si élevé, une si grande pureté de cœur, une piété si ardente et tant de sollicitude pour la justice (1). »

Par ce peu de paroles, il avait fait de cette grande princesse un portrait exact, semblable à celui que nous en a laissé Pierre Martyr, lequel, témoin de sa vie et de sa mort, résume ce qu'il en dit en ces quelques traits pleins d'énergie : « L'Espagne a perdu en elle un modèle de vertu, l'asile des bons, la terreur des méchants. (*Speculum virtutis, bonorum refugium, malorum gladium*). » De même que Ximenès, il dit aussi : « Dans toute l'histoire, on ne trouve pas de femme qui ait réuni en elle, au même degré, les hautes qualités d'une souveraine et la sainteté de la vie, et, à l'exception de la sainte Vierge, aucune femme sur la terre ne l'a surpassée en chasteté (2). »

(1) Gomez, l. c p. 980, 10. (2) Mart. Ep. 272.

En effet, si, sous le rapport des qualités qui appartiennent à une reine, Elisabeth d'Angleterre, son homonyme (1), peut entrer en comparaison avec elle, Isabelle, d'autre part, surpasse infiniment la grande reine d'Albion par les qualités du cœur et les avantages du caractère.

(1) *Isabelle* est, en espagnol, l'équivalent d'*Elisabeth*.

CHAPITRE X.

Isabelle d'Espagne et Elisabeth d'Angleterre. Parallèle historique.

Ces deux princesses étaient parvenues au trône après de longues infortunes et de rudes épreuves ; mais, tandis qu'Isabelle était redevable des siennes à l'injustice de Henri IV son frère, qui voulait procurer la couronne à la Beltranée, Elisabeth dut les souffrances de sa jeunesse à la part qu'elle prit à une conjuration criminelle contre sa sœur et sa souveraine. Ses souffrances furent donc le résultat de ses fautes, tandis qu'Isabelle tomba dans l'adversité à cause des méfaits des autres.

Les souffrances produisirent aussi dans ces deux femmes des effets bien différents. L'infortune glaça pour toujours le cœur d'Elisabeth, la rendit vraiment cruelle, et effaça tellement en elle la douceur de son sexe que dans sa colère, elle donnait des soufflets à ses ministres et à ses conseillers, et leur crachait même au visage, sans parler des flots de basses injures dont elle les accablait (1). L'ame d'Isabelle, au contraire, resta pleine de douceur et de bienveillance, de sorte que, même en punissant et en usant d'une rigueur nécessaire, elle ne perdait de vue ni la religion ni l'humanité (2).

(1) Lingard, Hist. d'Angleterre.

(2) Prescott, Hist. de Ferdinand et d'Isabelle, II p. p. 380-382, Note 65, p. 383.

Toutes deux, pendant un règne long et victorieux, ont augmenté le bien-être de leurs pays et l'éclat de leur couronne; mais, tandis qu'Elisabeth n'est admirée que pour son gouvernement, Isabelle est en outre vénérée et chérie à cause de ses vertus personnelles, de sorte que l'académicien Mûnoz, un des historiens espagnols les plus récents, l'appelle l'*incomparable Isabelle*, et s'écrie, en parlant de cette reine : « O ! si nous pouvions voir renaître l'esprit des rois catholiques, auteurs de la grandeur de la monarchie espagnole! (*O si renaciera el spiritu de los reyes catolicos autores de la grandeza de l'imperio espannol!*) » (1). Ces deux princesses ont eu une influence rare sur leurs sujets et ont exercé sur leur volonté un empire extraordinaire; elles ont, pendant un long règne, maintenu la tranquillité dans leurs états et enchaîné les discordes des partis ; mais, tandis que l'anglais ne se soumettait alors qu'au génie élevé et à la volonté despotique de sa souveraine, l'espagnol se confiait en même temps au génie et au cœur de la noble mère de son pays.

L'une et l'autre, à leur avènement, ont trouvé leurs royaumes au second rang des états européens, et les ont incontestablement élevés au premier, tant par des institutions et améliorations intérieures, que par la navigation et par des guerres heureuses : mais jamais Isabelle n'a perdu de vue l'honneur et la probité, pas plus en politique que dans ses relations privées; et Elisabeth, au contraire, tout en l'emportant sur Isabelle par l'essor grandiose qu'elle donna au commerce, appuyait sa prudence du secours de la perfidie et des intrigues, semait la discorde chez tous ses voisins, fomentait dans d'autres pays la rébellion et la guerre civile, et elle ne dédaigna pas même,

(1) Memorias de la real Academia de la historia. T. III, p. 29.